Françoise Giroud : Ce petit tas de chromosomes, c'est Jean Rostand 57 ans, biologiste anxieux

M. JEAN ROSTAND est un homme parfaitement inquiétant. Il peut, dans son laboratoire, faire des monstres. Il peut, dans son salon, dire gentiment :

— « Je ne crois pas que la vie ait un sens... » et vous laisser repartir sous la pluie, accablé de l'avoir entendu énoncer ce que toujours on redoute de croire.

Le biologiste le plus connu de notre temps est timide. Il n'aime pas le Jean Rostand qu'il propose aux yeux des autres. Ce n'est pas tant qu'il craigne d'être mal compris, mais plutôt qu'il se déplaît, tel qu'il devient en société.

Sa volubilité traduit son inquiétude. Ses mains fines et très blanches tourmentent sa pipe. Derrière des verres épais, ses yeux très vifs, très noirs, tournent comme des bêtes inquiètes et puis, soudain, se posent, tout droits. Sa chevelure ressemble à une couronne trop grande qui aurait glissé du crâne à la nuque.

Visiblement indifférent à son apparence physique, il semble soucieux d'éviter que l'on se trompe et que l'on se trompe à son sujet.

C'est ce souci qui lui donne le courage d'affronter parfois des inconnus auxquels il essaye de se montrer dans la lumière froide de la vérité scientifique.

— Me voilà, semble-t-il dire. Eteignez, je vous prie, pour me garder les projecteurs de la renommée. Ils me déforment, m'irritent, me contraignent à me montrer modeste, ce que je ne suis pas — ou vain, ce que je ne suis pas non plus. Me voilà, assemblage de molécules, petit tas de chromosomes dont la mosaïque compose Jean Rostand, 57 ans, biologiste anxieux.

Volontairement retranché depuis trente ans de toute vie sociale, ce savant doux et simple crée un climat presque irrespirable parce qu'il ne joue à aucun des jeux qui président aux relations humaines. Il n'y a pas un Jean Rostand qui parle et un autre qui pense à ce qu'il convient ou non de dire. Hors quelques règles très simples de courtoisie, il ignore l'attitude. Si bien que devant lui on ne sait laquelle prendre pour ne pas se sentir truqué. Devant ce visage nu, on éprouve que l'on est maquillé.

Le cas de Jean Rostand est peut-être unique à notre époque parce qu'il tient à des circonstances extrêmement rares. L'homme le plus pur, le plus vrai, est toujours contraint d'adopter tôt ou tard un comportement qui le déforme parce qu'il ne peut pas vivre seul sur une île déserte. Il lui faut exercer un métier, plier ou s'insurger, mais toujours se heurter aux autres, les subir ou les vaincre mais toujours les affronter. Vivre seul c'est encore une façon de tenir compte des autres, de les refuser, de les renier, de se couper de l'humanité.

Ces hésitations furent épargnées à Jean Rostand. Quand il prit conscience de sa timidité, du malaise où le plongeait la vie de société, il était assez riche grâce à l'œuvre de son père pour ne s'imposer aucune obligation. Il s'installa à Ville-d'Avray, dans la grande maison qu'il habite toujours, et dont il ne sort pratiquement pas.

Une de ces grandes maisons sans beauté mais dotée d'une âme parce que les objets, les meubles, les livres, les souvenirs, les échos des ans passés s'y accumulent sans que jamais on y retranche rien.

Passionné de biologie depuis l'enfance, il prit la fuite devant les hommes mais ce fut pour mieux trouver l'homme, pour tenter de surprendre le mystère de son origine, de ses maux, de son destin. A se pencher dans le silence de son laboratoire sur des milliers de crapauds et de grenouilles pour déceler les lois de l'hérédité et de la reproduction, il est devenu plus proche de l'humanité qu'un tribun.

Solitaire, il n'eut pas à souffrir la solitude parce qu'il épousa très jeune sa cousine germaine, Andrée Mante, qu'Edmond Rostand aimait à regarder valser tant elle avait de grâce. Elle le connaissait depuis l'enfance et portait en elle les ressources d'une vie intérieure assez intense pour accepter une existence de recluse.

Un fils, François, mathématicien et philosophe, qui a aujourd'hui trente ans, forme avec sa mère le cercle étroit mais rayonnant où le savant se réchauffe quand sa froide raison menace de lui glacer le cœur.

Tout s'est ordonné autour de Jean Rostand pour qu'il n'ait jamais à abdiquer la moindre parcelle de lui-même. Résultat : un personnage qui ne ressemble à personne, une œuvre scientifique considérable au bout de laquelle, se substituant sans trembler à un Dieu qu'il ignore, il créera peut-être la vie sans le secours de l'homme. La femme suffira. C'est ce qu'on appelle la parthénogénèse.

Ne confondez pas avec l'insémination artificielle, qui est déjà réalisée à l'échelle humaine. La parthénogénèse, c'est la fécondation d'un œuf féminin par lui-même, sans intervention d'aucun élément mâle ; c'est l'écroulement de la loi fondamentale de la reproduction qui exige l'association du principe mâle et du principe femelle. Et, se fécondant ainsi elles-mêmes, les femmes ne produiraient que des femmes. Affolante perspective dont le père des grenouilles sans père fait le tour sans effroi.

Un incroyant s'inspire du miracle de l'Immaculée Conception

Assuré que le problème se posera et se posera vite aux savants, il aimerait connaître les réactions de l'opinion publique, il voudrait surtout être encore là lorsque la première vierge donnera le jour à une fille, renouvelant scientifiquement le miracle de l'Immaculée Conception.

— Qu'on me donne quinze ans, dit-il. J'ai besoin de vivre encore quinze ans.

Alors il pensera peut-être au petit garçon bouclé qui traînait sans vergogne son joli costume de velours beige dans la terre humide du jardin de son père, à Cambo, pour observer les fourmis et dont la vocation si impérieuse triompha de tous les pièges.

Enfant gâté du plus gâté des poètes, il n'alla pas à l'école parce que les Rostand vivaient à Cambo, parce qu'il paraissait inhumain à des parents si tendres de mettre leurs fils en pension. Gouvernantes et précepteurs divers prodiguèrent à Maurice et à Jean Rostand un enseignement divers.

Gavés de gloire, écrasés d'amour, nourris de lyrisme, ne sautant que sur des genoux célèbres, n'entendant que des paroles historiques, l'un devint plus poète que nature tandis que l'autre s'appuyait sur la nature pour ne pas vaciller.

Chacun conserva à sa manière la nostalgie de ces vertes années. Et c'est un peu le monde magique cher à l'enfance, l'univers où d'un coup de baguette les fées transforment les princes en crapauds que Jean Rostand a poursuivi en transformant à son tour les crapauds en princes.

Esprit scientifique, il devint plus scientifique encore pour ne pas sombrer dans le bain de littérature où il barbotait et en dépit d'une instruction fantaisiste décrocha bien avant l'âge requis, bachots, certificats, licences, sans savoir, prétend-il, un mot d'histoire et de géographie.

Un poète, Leconte de Lisle, devait être son parrain, mais il mourut quelques semaines trop tôt. Un poète, son père, lui dédia « Chantecler ».

C'est en observant les animaux qu'Edmond Rostand avait réunis pour étudier les personnages de « Chantecler », que Jean Rostand se prit d'amitié pour les crapauds. Le père les mit en vers, le fils les mit en pièces.

La mort brutale d'Edmond Rostand survenant tout de suite après la guerre bouleversa le jeune homme. Il avait vécu « jouant au bord du travail du poète à l'âge où les enfants jouent au bord de la mer ».

Amour et piété, admiration jamais démentie pour la noblesse, la droiture du caractère de son père, le jetèrent alors à son tour dans la littérature, les pamphlets, les articles inspirés.

Il ne fit jamais œuvre romanesque parce qu'il manque, dit-il, d'imagination. Mais il écrivit dans une langue parfaite quatorze essais — « La Loi des riches », « Ignace ou l'écrivain », « Valère ou l'exaspéré », « Julien ou une conscience », etc. — qui composent, avec une trentaine de traités scientifiques, l'œuvre que la ville de Paris récompensa en lui décernant son Grand Prix.

Auscultant l'homme, « ce miracle sans intérêt », pour tenter de lui trouver un sens, puis auscultant la nature pour tenter de découvrir le sens de l'homme, cherchant une réponse à l'éternelle question : « Pourquoi sommes-nous sur la terre ? Pourquoi la vie existe-t-elle ? Quel est le sens de notre existence, la valeur de notre activité ? Il a traversé des années et encore des années.

Il a tout lu, beaucoup trop lu, dit-il. Et il regrette le temps perdu à fouiller dans les livres pour trouver cette réponse. Personne ne la lui a donnée, personne ne la lui donnera que la science froidement désespérée, puisqu'il se tient à la raison quitte à y suffoquer.

« La science, a-t-il écrit, n'a guère fait jusqu'ici que donner à l'homme une conscience plus nette de la tragique étrangeté de sa condition, en l'éveillant pour ainsi dire au cauchemar où il se débat. »

Plus qu'éveillé, comment se débat-il, lui, au sein du cauchemar ? Où trouve-t-il la sérénité nécessaire pour poursuivre ses travaux ? Où puise-t-il la force de soutenir une existence où rien ne vient l'étourdir, le distraire du cauchemar, une existence de trappiste privé de Dieu ?...

Il ne lit plus, sinon les ouvrages indispensables à son activité, et parfois pour se détendre, Vigny, Mallarmé, les journaux. La musique est pour lui un bruit étrange, incompréhensible, qu'il respecte parce que sa femme est musicienne mais qui ne lui apporte rien. Quelquefois, avant d'aller à 8 heures 30 se coucher, il écoute la radio et prend un bref plaisir à entendre Piaf. Il est insensible au luxe, aux joies esthétiques. Il ne voyage jamais, ne sort de chez lui que pour aller pêcher crapauds et têtards dans les étangs alentour, ignore le théâtre, le cinéma, non par principe ou par mépris, bien au contraire, mais parce que, faute d'en éprouver le besoin, l'effort serait trop grand de s'y rendre. Il travaille en ce moment, avec Nicole Védrès, à la réalisation d'un film scientifique, toujours prêt à donner ce qu'il sait. La politique ? Comment la prendrait-il au sérieux, lui qui a écrit : « La société a sans doute le droit de se protéger contre les protoplasmes antisociaux ; mais il faut bien qu'elle sache que, lorsqu'elle croit châtier un homme, elle ne punit jamais qu'un œuf ou des circonstances ».

Le succès, la gloire ?... Il a dit aussi : « Comment participer encore à l'agitation humaine une fois qu'on en a saisi l'insignifiance ? »

Rostand et la phobie du vide

Il l'a saisie et pourtant il participe à l'agitation puisqu'il travaille et se passionne pour ses travaux. Tout est néant, mais il compte les pattes des grenouilles. Comment s'accommode-t-il de ce néant ? Comment vivant très proche d'une femme profondément croyante n'est-il pas tenté de revenir sur sa certitude ? Ne pas croire, dit-il, qu'une chose existe parce qu'il serait trop horrible qu'elle n'existât pas. Il n'y a pas de preuve par l'horrible.

S'il est permis de chercher à comprendre où le biologiste rationaliste trouve l'oxygène qui permet à l'homme oppressé de respirer, on peut esquisser la conclusion suivante :

Puisque l'homme n'est rien, puisqu'il ne se rattache à aucun système supérieur, puisque la science lui enseigne que « tout ce à quoi il tient, tout ce à quoi il croit, tout ce qui compte à ses yeux a commencé en lui et finira avec lui », pensée intolérable qui le plonge dans l'angoisse, la science doit aussi lui enseigner à composer avec cette angoisse et finira peut-être par créer un nouvel homme capable d'accepter sans douleur son étroite condition. En attendant, chaque homme peut tenter d'améliorer la condition humaine.

Il fait grand cas de la psychanalyse, il a travaillé pendant un an avec un ami psychanalyste qui l'a puissamment aidé à vaincre sa timidité, et il se demande si les progrès de cette science-là ne finiront pas par modifier assez profondément les réactions humaines pour que la vérité scientifique devienne tolérable.

Pour lui, tout saignant qu'il soit de cette vérité implacable, il repousse avec détresse, avec regret mais avec horreur tous les dogmes. Christianisme et communisme le trouvent également hérissé. Il refuse tous les cachets contre le mal de l'homme.

On donnerait une fausse idée de Jean Rostand en laissant à croire qu'il agite constamment ces problèmes. Mais la forme même de ses travaux l'oblige à s'y heurter plus souvent que le plus angoissé des hommes devant le mystère de la vie.

Nullement jaloux de sa science, il ne s'offusque pas, au contraire, quand on lui accorde le don de vulgariser ses connaissances et ses découvertes au bénéfice du public le moins averti. Il aimerait néanmoins que la notoriété qu'il en retire ne dépasse pas la valeur de ses travaux. Que Jean Rostand soit connu de tous et que Wolf qui, à Strasbourg, peut fabriquer tous les monstres qu'il veut, ne soit connu que des initiés, voilà qui le choque.

Il confesse aussi que son impatience le dessert, qu'il a moins de goût pour les longs cheminements, les infinis tâtonnements que pour les conclusions rapides. Il lui est toujours resté quelque chose du garçon de quinze ans qui entreprit d'injecter des hormones mâles à des lapines pour provoquer à volonté des naissances mâles. Le soir où naquit la première portée de lapins, il les fourra dans un panier, courut chez le professeur Jean Lhermitte qui se trouvait en vacances à Cambo, le trouva en train de dîner, le supplia d'ouvrir le ventre des lapins pour voir s'ils étaient mâles. Lhermitte quitta la table, fit l'opération tandis que Jean Rostand attendait, tremblant d'émotion et d'impatience. Les jeunes lapins étaient parfaitement réussis. Ce fut peut-être une des plus grandes joies de sa carrière.

Mais les joies de cette sorte sont rares dans la vie d'un chercheur.

En ce moment il lui faut, pour les expériences auxquelles il se livre, examiner dix mille grenouilles. Où trouve-t-on tant de grenouilles ? Dans la maison aux sortilèges de Ville-d'Avray, on pose cette question à Mme Rostand aussi naturellement qu'on demanderait ailleurs : « Où achetez-vous votre café ? »

Elles arrivent de partout, expédiées par des amis connus et inconnus qui écrivent : « Les voulez-vous ? » Et on envoie un bidon dans lequel les grenouilles voyagent jusqu'à Ville-d'Avray où Jean Rostand fait personnellement leur connaissance, rend la liberté aux milliers qui sont taillées sur le patron courant des grenouilles, et garde les autres, les ratées, les pas-de-chance.

Si l'une d'elles, indignée, trouvait soudain un jour l'usage de la parole et lui demandait :

— M. Rostand, vous qui en savez si long sur nous, dites-moi un peu... D'où vient l'homme au nom de qui vous voulez me faire aussi grosse que le bœuf malgré les avertissements de M. de La Fontaine ?

Il lui répondrait, toujours affable :

— D'une certaine lignée animale qui ne semblait en rien promise à un tel destin sortit un jour la bête saugrenue qui devait inventer le calcul intégral et rêver de justice. Pour lui tout est tragiquement simple. Rien à comprendre, rien à attendre et il n'y aurait même pas à souffrir si l'on pouvait faire différemment.

Et puis il se remettrait au travail pour ne plus y penser.

(il prépare un repas en quelques minutes !

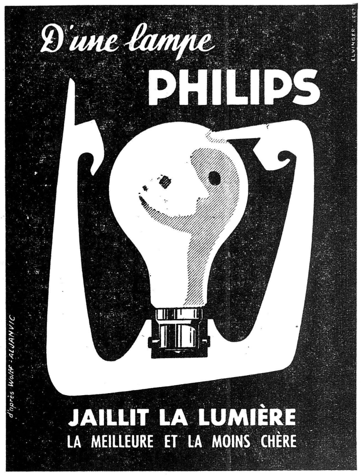
FABRIQUÉS EN FRANCE ET DISTRIBUÉS PAR
CADILLAC
79, CHAMPS-ÉLYSÉES - TÉL. ÉLY. 95-03
PARIS
ET TOUS LES ÉLECTRICIENS SOUCIEUX DE VOTRE INTÉRÊT

DEMANDEZ A VOTRE ÉLECTRICIEN OU A NOUS-MÊME NOTRE DOCUMENTATION DF

ALGER : Cadillac Afrique, 20, rue d'Isly ; Passage de l'Etoile.
BRUXELLES : Sté Modelec, 273, bd Général-Jacques.
LUXEMBOURG : M. Redondo, 6, rue Duchscher.
SAIGON : M. Courtinat, 3, rue Catinat
CADILLAC expose son aspirateur **CADILAUTO** et ses produits d'entretien pour carrosserie : **CADILAQUE** au Salon de l'Auto Stand N°. 24, Salle P

BEAUTÉ
HAMAMÉLIS MERCIER
SA CRÈME DE BEAUTÉ
NON GRASSE _ GRASSE _ DEMI-GRASSE
SON RIDAMÉLIS
VISAGE RAJEUNI DE 10 ANS
RIDES _ COUPEROSE
SON MIEL POUR LA BEAUTÉ DES MAINS
EN VENTE PARTOUT ET
LABORATOIRES MERCIER_NICE

LA NOUVELLE ÉDITION DE
Paris-presse
l'intransigeant
EST EN VENTE
à Paris et en banlieue
AVANT MIDI
Son avant-Bourse ● Son avant-Courses
Sa page complète de petites annonces



Garantie d'Élégance
et de qualité FOURRURES
Les prix vous convaincront
Andrébrun
LE COUTURIER DE LA FOURRURE
29, RUE DE CLICHY - PARIS PRÈS DE LA TRINITÉ
Facilités de paiement Catalogue gratuit sur demande
Ouvert tous les jours sauf le dimanche

ERMITAGE
Fantaisie daim et vernis noir - Semelle cuir. Talon mode.
35-42 **2.490**
Bata
LA CHAUSSURE DE QUALITÉ A VOTRE PRIX
12 MAGASINS A PARIS - 240 EN PROVINCE - NOMBREUX DÉPOSITAIRES
USINES EN LORRAINE - MOUSSEY - BATAVILLE (MOSELLE)

SORO : Othello, mais faites monter la bière

ÇA commence d'une drôle de façon. D'abord, dans la pénombre, on aperçoit un type noirâtre qui est, manifestement, mort. Bientôt, il se met à remuer et on se rend compte qu'il est sur une civière portée par des moines. Les moines se déplacent à contre-jour en poussant des cris lugubres, tandis qu'une musique angoissante veut vous crisper les nerfs. Le type noirâtre, c'est Orson Welles. Puis, sur une autre civière, voici venir une jeune femme blonde, morte elle aussi, et, elle aussi, portée par des moines en cagoule. D'autres moines, toujours découpés sur l'horizon, se propagent le long des remparts. Cependant, des soldats casqués jettent, brutalement, un vilain monsieur dans une cage qu'on élève à l'aide d'un cric... Là-dessus apparaît le générique du film, qui nous apprend qu'il s'agit d' « Othello », avec M. Orson Welles, M. Orson Welles, et encore M. Orson Welles. M. Orson Welles s'est fabriqué son petit festival personnel... Et maintenant que vous êtes au même point que moi, je m'en vais essayer de vous conter ce sombre fait divers, drame de la jalousie...

Si M. Shakespeare revenait parmi nous, telle serait, sans doute, sa réaction...

A Venise. Il y a un pauvre vieux birbe qui est en train d'en écraser comme un brave, bonnet de nuit sur le crâne. Soudain, des cris le réveillent. Il se lève, se met au balcon. En bas, dans une gondole bien de chez eux, deux jeunes gens l'interpellent :

— Ta fille, disent-ils (et là je suis obligé de résumer, car ils sont très bavards), s'est tirée de la maison pour aller avec qui ?... Avec le More, voui, parfaitement !

— Pas vrai ! dit le vieux. Ma fille, c'est une colombe !

Malédiction ! Les godelureaux à gondole ont dit vrai. Desdémone n'est plus là ! Le sang du père ne fait qu'un tour (mettez-vous à sa place, à cet homme...) Le temps de revêtir une houppelande, et le voilà chez le doge, à pleurnicher.

(Dans la gondole, je tiens à vous prévenir, il y avait le nommé Iago, dont l'ignominie, dès le début, ne fait aucun doute, et le nommé Rodego, qui n'est qu'un pauvre minus, mais qui, justement, arde pour Desdémone).

Le père pousse des gueulements épouvantables et accuse Othellorson de lui avoir volé sa fille à l'aide de philtres. Le doge, lui, est bien embêté, parce que, justement, il a besoin d'Orsonthello, qui est un brillant capitaine, et que les Turcs attaquent la république. On amène les deux tourtereaux (qui se sont mariés secrètement) :

— Quel philtre as-tu employé ? demande le doge.

— Le baratin ! répond honnêtement Othellorson (en fait de baratin, il a l'air de s'y connaître...)

— Et, d'abord, je m'en vais avec mon Jules ! dit Desdémone.

— Bon ! dit le père. Si je comprends bien, je n'ai qu'à la fermer ! Mais attendez, je sens que ça ne tournera pas rond !

Le père a bien raison. Ça ne va pas tourner rond du tout. Car, dans l'ombre, veille Iago, la sale bête. Jaloux, et comment !...

Maintenant, nous sommes à Chypre, qu'Othellorson (toujours en premier plan — on n'est jamais si bien servi que par soi-même...) vient de délivrer des Turcs. Il débarque justement, Orsonthello ! Et qui il voit ?

Toute douce, toute belle, toute charmante, civile, puérile et honnête : l'aimable Desdémone...

Crac !... Desdémone, qui est arrivée avant lui... Ça le trouble, cet homme... A partir de cet instant, Iago, l'ignoble Iago, va distiller son fiel. Mine de rien, petit à petit cauteleux, faux-jeton, l'infâme saligaud jette le doute dans l'âme loyale du pauvre Welles.

— Cassio..., fait-il.

— Ben quoi ?... Cassio...

— Ben, rien... Mais quand même, il est beau garçon... Et Desdémone...

— Elle a couché avec ?...

— Non !...

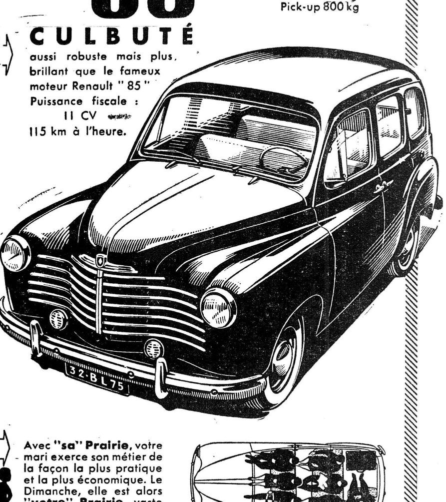
— Alors, il a couché avec ?....

— Non... « sûr ».

(Suite en page 15.)

SUR LA PRAIRIE 1953 comme sur les autres COLORALES
le NOUVEAU MOTEUR **85** CULBUTÉ
Savane
Fourgonnette 800 kg
Bâché 800 kg
Pick-up 800 kg

MONSIEUR aussi robuste mais plus brillant que le fameux moteur Renault " 85 "
Puissance fiscale : 11 CV
115 km à l'heure.



MADAME Avec "sa" Prairie, votre mari exerce son métier de la façon la plus pratique et la plus économique. Le Dimanche, elle est alors "votre" Prairie, vaste et confortable voiture familiale 6/7 places où tous vos enfants sont à l'aise et dans laquelle vous pouvez emporter tous les bagages que vous voulez.

RENAULT
RÉGIE NATIONALE

Vente à crédit grâce à l'intervention de la D. I. A. C.